
Alain Gascon

**Bader, Christian. - *Le sang et le lait.*
*Brève histoire des clans somali***

Paris, Maisonneuve & Larose, 1999, 255 p., cartes,
généalogie somali

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Alain Gascon, « Bader, Christian. - *Le sang et le lait. Brève histoire des clans somali* », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 172 | 2003, mis en ligne le 02 mars 2007, consulté le 08 septembre 2012. URL : <http://etudesafriaines.revues.org/1542>

Éditeur : Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales

<http://etudesafriaines.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur :

<http://etudesafriaines.revues.org/1542>

Document généré automatiquement le 08 septembre 2012. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

© Cahiers d'Études africaines

Alain Gascon

Bader, Christian. – *Le sang et le lait. Brève histoire des clans somali*

Paris, Maisonneuve & Larose, 1999, 255 p., cartes, généalogie somali

- 1 Le livre de Christian Bader est l'une des rares synthèses en français qui traite de l'histoire des Somali en tentant de démêler l'écheveau des clans. Le livre présente une série de tableaux des généalogies des clans somali complétés par des cartes du découpage territorial de la péninsule somali selon les clans. Ces cartes fort utiles pour le lecteur posent néanmoins question. Matérialiser par des lignes les divisions claniques de sociétés en majorité nomades est une sorte de gageure. Après chaque saison des pluies, les limites changent au gré des pactes locaux (*xeer*) conclus lors des assemblées (*shir*) d'unités élémentaires de lignages (*reer*) de clans différents qui se sont engagés à payer le prix du sang (*mag* en somali, *diyya* en arabe). Ces changements sont surtout sensibles à grande échelle, et les clans et sous-clans ont conservé un enracinement régional si bien que les ethnonymes sont devenus des toponymes. Ainsi, la Majeerteen, la pointe de la Corne de l'Afrique, tire-t-elle son nom du clan éponyme, lui-même, division du clan-famille des Daarood. Cependant, les affrontements consécutifs aux partages coloniaux de la fin du XIX^e siècle, aux raids éthiopiens et aux repréailles des partisans (*daraawiish*) de *seyyid* Maxamed Cabdille Xasan¹ ont agi comme un coup de pied dans la « fourmilière clanique »². Des segments de clans sont partis en tout sens traversant les frontières pour échapper aux conflits traditionnels pour les pacages, aux guerres, à l'impôt ou aux sécheresses récurrentes. Cette atomisation des *reer* est particulièrement sensible dans les villes et les camps de réfugiés. L'éparpillement est sans doute moindre chez les agriculteurs sédentaires du Nord des clans isaaq et des clans raxanweyn et hawwiye établis le long des vallées du Jubba et du Wabi Shabeele. Les cartes jointes au livre sont « justes » mais traduisent un équilibre territorial fragile et en conséquence volatil et changeant : dommage que l'auteur ne le signale pas comme dans la carte du partage politique, datée de 1999.
- 2 C. Bader a occupé un poste diplomatique en Somalie alors que l'État existait encore. Il est somalisant : il connaît la langue somali et sa bibliographie recense les publications les plus importantes. Toutefois, on ne comprend pas pourquoi il n'a pas retenu la graphie officielle, en caractères latins, des toponymes et patronymes somali, adoptés depuis plus de 30 ans. Il ne veut pas « dérouter » son lecteur (p. 5) mais il transcrit en graphie somali « de la Somalie » des patronymes connus sous une autre orthographe : Hassan Gouled Aptidon, l'ancien président de Djibouti, devient Xasan Guuleed Abtidoon et son successeur (et neveu) Ismaël Omar Guelleh est transcrit étrangement Ismaa `iil `Umar Geelle à la place de Ismaaciil Cumaar Geelle. Pourquoi tant de somalisants se croient-ils obligés de bricoler, chacun dans leur coin, leur propre écriture ? Pour impressionner leur lecteur ? Pour leur tendre un piège ? Que ne suivent-ils pas l'exemple de la carte Michelin qui s'est ralliée à la graphie officielle ! Imagine-t-on qu'on fasse subir le même traitement aux langues européennes écrites avec des caractères latins.
- 3 En six chapitres chronologiques, l'auteur nous conduit de *L'aube couchite* (p. 3) au *Naufrage de l'État* [somalien] (p. 193) en passant par l'islamisation, à partir du VII^e siècle, les grandes migrations du XVII^e siècle, le partage colonial et l'indépendance retrouvée en 1960. Le livre est divisé en deux parties de même taille mais d'inégal intérêt. Les trois premiers chapitres passent en revue l'histoire, l'assise territoriale, les migrations, la généalogie et l'architecture lignagère des six fédérations de clans classées, comme il se doit, en descendants de Sab (agriculteurs sédentaires) et Samaale (éleveurs nomades). L'auteur retrace soigneusement les mythes des origines qui rattachent les ancêtres éponymes à des proches compagnons du Prophète Mahomet. Il décrit avec beaucoup de soins les divisions en clans et sous-clans jusqu'aux *reer* et leurs alliances et conflits avec les peuples préexistants : des « Bantous » et des Oromo. En dépit des cartes, le lecteur a parfois du mal à s'y retrouver car C. Bader qui maîtrise

à merveille le puzzle clanique ne nous épargne aucune des divisions et subdivisions. Ainsi, dans les trois derniers chapitres, il accole à chaque personnage de la Somalie contemporaine sa carte d'identité clanique. Il est impressionnant. Des paragraphes spécifiques sont, en outre, consacrés aux hors clans et aux castes : les forgerons, les mages et les *midgaan* appelés « serfs » (*sic*). Cet emploi, sans doute une commodité, risque d'induire le lecteur en erreur car il lui fait supposer l'existence d'une « féodalité » somalienne signalée nulle part. Pour l'auteur, tout au long de l'histoire de la péninsule somali, les appartenances claniques ont été plus fortes que les regroupements en cités-États, en sultanats ou en royaume comme le royaume ajuraan. Pourtant, L. V. Cassanelli dont il dit s'inspirer, a montré que les Somali n'étaient pas étrangers, par nature, aux configurations étatiques. Certes, C. Bader lit les somalisants, notamment D. Compagnon, mais les tire de son côté et se réfère à des oeuvres anciennes de ces auteurs. Il utilise de la même façon les hypothèses de G. Schlee : « *Le sang et le lait* » se réfère aux habitudes des Gabbra, des Rendille et d'autres pasteurs du Rift éthio-kenyan plutôt qu'aux Somali. Il ignore aussi des contributions récentes de M. Djama, Y. Farah Ahmed et I. M. Lewis, publiées en 1997³, qui ne cadrent pas complètement avec sa démonstration.

4 Dans la première partie, l'auteur ne dissipe pas une certaine confusion née des difficultés à séparer le mythe mélangé, il est vrai, à l'histoire. Souvent, cet embarras est accentué par l'absence de précautions dans l'usage flou de notions complexes. Il qualifie (p. 11) les migrations des Oromo d'« une des plus formidables conquêtes » négligeant l'apport des historiens. Doit-on se contenter de « quelques indices disparates, recueillis à l'occasion de brèves fouilles archéologiques, d'études linguistiques fragmentaires... » (p. 11) quand on a l'ambition d'écrire une histoire des clans somali ? Les classifications des langues ont varié et on doit s'y référer avec prudence car on est passé du couchitique au chamito-sémitique, à l'afro-sémitique, à l'afro-asiatique et puis ont surgi les langues omotiques. On sait aussi que le classement des langues bantou est toujours en débat. On doit s'interroger quand l'auteur appuie son raisonnement sur des « ressemblances » entre les langues – à la description incomplète – fondées sur un échantillonnage du vocabulaire, parfois avec l'hébreu (p. 67), avec le kurde (p. 72). Le Père de Salviac a produit des tableaux de correspondance entre le breton et le galla (oromo)⁴. C. Bader ne tombe pas dans les mêmes errements mais pourquoi rapproche-t-il seulement (p. 16) le somali *waaq* (dieu) avec le rendille alors qu'il y a *waaqa* en oromo ? De plus, C. Bader franchit sans trop de précaution, les limites entre les catégories linguistiques et les traits physiques comme on le faisait jusque dans les années 1950. Dans la première partie, on est accablé quand on lit (p. 16) : « ... les Nilotes samburu [...] à l'instar des nomades somali, de purs représentants de la “race éthiopienne”, caractérisée par une taille élevée, associée à un corps longiligne (*sic*)... ». Le lecteur aura en mémoire Haylä Sellasé, Mängestu Haylä Maryam et Mälläs Zénawi, trois hommes qui ont dirigé (et qui dirige pour le dernier) l'Éthiopie sans dépasser 1,60 m ! En 1960, le petit Abbäbä Beqela remportait le marathon olympique de Rome, alors qu'en 2000, c'était le tour du grand Haylä Gäbrä Sellasé : il y a des Éthiopiens petits et de grands Éthiopiens. Est-ce bien sérieux de mentionner (p. 21) : « les données anthropométriques », « un indice nasal de 6,50 chez les Hawiyye », « un indice facial de 90,8 chez les Dir » et « un indice crânien de 75,9 chez les [mêmes] Dir » ? Peut-on oser rapprocher, en dépit des distances, les Boni (*waBoni*) des vallées du Jubba et du Wabi Shabeele avec « la race la plus primitive (*sic*) d'Afrique, dite “khoi-sane” » (p. 22) d'Afrique du Sud ?

5 D'où vient la répétition d'affirmations hasardeuses ? Sans doute d'un manque de discernement provoqué par un manque de recul. L'enthousiasme et la passion d'un auteur qui semble plutôt être autodidacte ne peuvent remplacer l'étude. Dans ses paragraphes sur les Zendj (pp. 35-40) et *les Santons venus d'Arabie* (pp. 41-46) qu'il emprunte à J. Doresse et à Maxamed Cabdi Maxamed (qu'il écrit Mohamed Abdi Mohamed), il s'efforce de concilier des points de vue inconciliables. J. Doresse dans son *Histoire sommaire de la Corne de l'Afrique* (Paris, Geuthner, 1971), soutient que les Somali descendent des Zendj, esclaves des plantations du bas Irak actuel, enfuis à la suite de révoltes. Débarqués à l'Est de la Corne, ils auraient repoussé les Oromo qui auraient entamé leurs migrations vers l'Ouest, des XVII^e-XVIII^e siècles. C. Bader, incorrigible, insiste sur « un peuplement de type “caucasien” ou “méditerranéen” [...] des individus grands, dolichocéphales et leptorrhiniens » (p. 35). Cet ouvrage de commande était

une réponse aux prétentions somaliennes sur l'Ogaden. Maxamed Cabdi Maxamed « a dressé une liste impressionnante, à défaut d'être pleinement convaincante, de traits culturels qui lui apparaissent communs aux Somali et aux anciens Égyptiens » (p. 35). L'Égypte a décidé de beaucoup d'enfants⁵. Cependant, C. Bader note combien la théorie « africaniste » (p. 41) va à l'encontre des généalogies des clans qui remontent à la famille du Prophète. Il passe, hélas, trop rapidement sur les confréries Qaadiiriya et Axmediyya qui divisent les Somali différemment des découpages claniques. Il a cependant noté que *Seyyid* Maxamed Cabdille Xasan, membre de l'Axmediyya, dès qu'il eut proclamé le *jihad* à Burco s'empessa de détruire le centre de la Qaadiiriya à Sheek, au Sud de Berbera (p. 132). Il fit, plus tard, assassiner *aw* (cheikh) Uways Maxamed Baraaawi, fondateur de la confrérie Uwaysiya, branche de la Qaadiiriya. Si on ne mentionne pas ce meurtre et ces combats, on ne comprend pas la défaite de Maxamed Cabdille Xasan et l'échec de Siyaad Barre à faire du *seyyid* le père du nationalisme somalien. Clans des Daarood opposés aux clans Isaaq : affaire de clan et/ou de confrérie et/ou rivalité pour les pâturages du Hawd ?

6 C. Bader, fasciné par les clans, peine à mettre en relation les résistances à la colonisation et les divisions qu'ils rapportent au début de sa deuxième partie et les conflits qui ont abouti à la disparition de la Somalie. Il note : « Les Isaaq offrent l'exemple, tout à fait unique chez les nomades somali, d'une confédération clanique demeurée, depuis sa formation dans sa région d'origine » (p. 81), mais ne s'en souvient pas lorsqu'il évoque la rébellion du Mouvement national somalien (mns) qui a préparé la sécession du Somaliland (p. 95). Cet État « autoproclamé », comme il le rappelle, n'est sûrement pas surgi du néant, il a une histoire. De même, les alliances entre l'Éthiopie et des officiers putschistes des clans ogaadeen et majeerteen (p. 193) ont été préparées par la bataille de Bahalley (15 décembre 1907) où les troupes éthiopiennes (des Oromo Arsi) et des Ogaadeeni battirent les Italiens. En 1935-1936, une poignée de Somali combattit, aux côtés des Éthiopiens, l'armée italienne composée principalement de divisions érythréennes, libyennes et somaliennes⁶. Sans doute, C. Bader ne mesure-t-il pas les conséquences du déracinement subi par les populations sédentaires et nomades lors de la construction de la plantation de *Villaggio Duca degli Abruzzi* (maintenant Jowhar), la *Gezira* des Italiens (p. 143).

7 Les pages consacrées à la marche vers l'indépendance et à la première république emportent la conviction. L'auteur est sévère à l'égard de l'État somalien : « Concept totalement étranger à la tradition somali, l'État apparaît comme une entité parasitaire, incapable de transcender les clivages lignagers, comme une simple coalition d'intérêts qui, sans avoir la légitimité que le droit coutumier confère aux clans et aux anciens, ne contribue d'aucune manière au bien public et n'a pour seul objet que le détournement, à son profit exclusif, des ressources nationales » (p. 167). Ce jugement sans appel s'applique plutôt au règne de Siyaad Barre qui commence après le coup d'État de 1969. Comme un certain nombre de somalisants, C. Bader semble parfois regretter les débuts du général et son mélange de socialisme, de nationalisme et de laïcité pour mieux condamner la dérive du régime. Il retrouve sa clairvoyance dans sa présentation du pan-somalisme plus imposé aux Somaliens que demandé par eux. Sa chronique de la disparition de la Somalie est par ailleurs précieuse par sa précision. Sa conclusion sur l'avenir de la Somalie comme un retour à des émirats autonomes est pertinente. Toutefois, C. Bader ne paraît pas avoir tiré toutes les conséquences de la citation de D. Compagnon faite en p. 206 : « Il convient désormais d'apprécier la solidarité clanique "comme vecteur de mobilisation politique et non comme clé de lecture mécanique de la conflictualité" »⁷. Il ne tire pas tout ce qu'il pourrait du surnom « *Afweyne* » donné à Siyaad Barre. « Grande bouche » ou plutôt « grande gueule » par ses discours et surtout par sa propension à donner à son entourage les revenus de l'État à « manger ». La « politique du ventre » à la somalienne. En insistant, à tout propos, sur l'hostilité congénitale de la société somali à l'État, ces somalisants comme C. Bader, rappellent étrangement Aklilu Habtä Wäld, le ministre éthiopien, qui, rétorquant au président somalien qui demandait, à la tribune de l'oua (Organisation de l'unité africaine) en 1963, le retour de l'Ogaden à la Somalie s'interrogeait s'il y avait jamais eu dans l'histoire un État du nom de Somalie.

- 8 Ce livre n'est donc pas sans intérêt mais il faut en éliminer le « clanisme » exclusif et plutôt commencer par la deuxième partie. Mais, même dans ces chapitres, meilleurs que ceux du début, notre auteur retombe (p. 63) : « [...] que beaucoup de Midgaan [hors clan] aient le teint clair (les femmes Midgaan, qui ne dédaignent pas (*sic*) la prostitution, sont du reste réputées pour leur beauté). » Pareille insistance, à la longue, pose problème au lecteur le plus indulgent. Hélas, l'auteur sort de son domaine de compétence et affirme (p. 89) que Melka Tekka est le nom amharique de Goodey/Godé en Ogaadeen/Ogadén. Or, *malkaa*, gué ou confluence, est indubitablement oromo. Les étapes de la conquête coloniale sont retracées avec plus de sûreté mais avec des erreurs factuelles comme la remontée du Wabi Shabeele par le brick britannique *Tigris* à partir de Mogadiscio jusqu'à Geledi (p. 121). Or, le fleuve coule à une trentaine de kilomètres de la côte et parallèlement au rivage sur plus de 400 km, jusqu'à Kismaayo où il a une embouchure commune avec le Jubba. Tout cela fait désordre.

Notes

1 Le *Mad Mullah* des Britanniques qui les tint en échec de 1899 à 1920, jusqu'à ce qu'ils aient employé l'aviation.

2 Cf. H. S. Lewis, « The Origins of the Galla and Somali », *Journal of African History*, 7 (1), 1966.

3 Cf. M. Djama & A. Gascon (dir.), « La Corne dans tous ses États », *Cahiers d'Études africaines*, XXXVII (2), 146 : 277-500.

4 P. Martial de Salviac, *Un peuple antique au pays de Ménélik, les Galla (dits d'origine gauloise), grande nation africaine*, Paris, H. Oudin éditeur, 1902.

5 Un officier djiboutien a écrit un mémoire qui revendique une similarité de langue afar avec l'égyptien ancien.

6 J. Markakis, *National and Class Conflict in the Horn of Africa*, Cambridge, Cambridge University Press, 1987 (African Studies Series 55).

7 « Somalie : les limites de l'ingérence "humanitaire". L'échec politique de l'ONU », *L'Afrique Politique*, 1995 : 195-196.

Pour citer cet article

Référence électronique

Alain Gascon, « Bader, Christian. – *Le sang et le lait. Brève histoire des clans somali* », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 172 | 2003, mis en ligne le 02 mars 2007, consulté le 08 septembre 2012. URL : <http://etudesafricaines.revues.org/1542>

Droits d'auteur

© Cahiers d'Études africaines